BUREAU DU JOURNAL

93, Grande-Rue. 93 TOURCOING :

Rue Desurmont. 12

IX-TOURCOIN

L'ÉGALITYÉ

tous les jours, indépendamment teles ou études de sa rédaction ente, un article politique ou éco-el de sea collaborateurs :

Jules GUESDE. A. WILLERAND.

Emile MOREAU.
DUC-QUERCY.
D. ZEVAES.
Octave MOULIN
Ed. DELES ALLE
MAX ALBERT.

TOMBOLA

age de notre tombola, comme avions annoncé, a eu lieu, ir à 7 heures 1/2, dans les budu Réveil du Nord, devant nbreuse assistance.

ration était présidée par le Poulet, conseiller prud'hom-

fant de 13 ans, Henri Nieu-té désigné pour tirer les nula maison Fichet qui nous

urni les roues employées irage des tombolas. la liste des numéros gaavec la dénomination des bués à chacun d'eux.

3.321, une obligation à lots de Bruxelles, d'une valeur de 108 fr., m à des tirages comportant des ent cinquante mille france ent mille france.

67,690, une somme de cinte francs. 33.334. une somme de vingt-cinq

13.784. tableau représentant le

de Fourmies.

2.371, une montre à remontoir.

3.383, une montre à remontoir.

4.883, une montre à remontoir.

4.885, une montre à remontoir.

4.854, un abonnement de trois

2.6441 ou à l'Egalité.

S GENDARMES

oire due remportèrent les nies minières en octobre 1893, iconcours si dévoué de l'im-appur les rend aussi arrogan-cours de l'in-ière de la course de l'im-appur les rend aussi arrogan-les de l'im-appur les de rbitrage proposé par

énervés par leurs houilleurs sonneront

emment faite par la on parlementaire a déquel point certains exurent leur personnel. is promiguées par la Répus s'en moquent; des syndicats onnels, ils ne veulent pas en-arler. Constitués en vertu de 121 mars 1884, ils les décrètent

en congédiant ceux de leurs qui les administrent.

qui les administrent.
Ime que Casimir-Périer et Dusraient dompter les socialistes
ant contre eux l'offensive, les
nies minières pensent yaincre
eurs en exerçant des represcontre ceux qui ont le souci de
linendance.

est mort, Dupuy est fourbu ialisme continue sa marche, ant les obstacles dressés sur

12. zen súrs, MM. les ingénieurs urs meilleurs viendront pour avriers. Ce n'est pas impunéser le l'on opprime d'honnètes trance. Déjà il ne vous est posfextraire le charbon que protection de l'on de les gendarmes, casernés au es corons, le revolver chargé oulière. connaissons votre courage.

n'en manquez pas. Soutenus ous gouvernent, vous ne vous con-entez plus de la laine du mouton : ous lui enlevez la peau. Que spontanément, la bête hurle en

se retournant vers vous; vous seraz aussi làches que l'a été votre collègue Blazy en laissant Watrin aux prises ceux qu'il avalt si indignement

N'allez pas croire que nous exagé rons en dépeignant d'une façon aussi sombre la situation faiteaux mineurs. sombre la situation faiteaux mineurs. Le Progrès du Nord, qui n'est pas un organe socialiste, s'adressant à la Compagnie d'Aniohe, disait, dans son numéro du 3 « qu'il n'est pas prudent dans notre siècle, de chercher à ressusciter le régime du bon plaisir, nous dirions presque de l'esclavage. Le maître charbonnier d'Aniche n'y va pas par quatre chemins. Ce haut personnage, après avoir encaissé 3000 du salaire de ses ouvriers, congédie,

du salaire de ses ouvriers, congédie sons rendre l'argont coux qui osent

présenter leur candidature, contre ses valets, à l'administration des nouvel-les caisses de secours? Quoique moins radical, le système

employé par le jésuite de Nœux, qui a nom Agniel, est aussi criminel. Il ne supprime pas du jour au lendemain le travail de ceux de ses ouvriers qui croient que la loi sur les caisses de se-cours et de retraite promulguée le 29 juin 1894, est une loi de liberté. « Vous voilà administrateurs. a dit Agniel. Vous avez réussi à mettre en minorité les candidats de la compagnie. Rira bien qui rira le dernier. Si vous ne ga-gnez pas cinq francs avec les prix de tiche qui vous seront faits demainpar le porion, vous aurez votre billet de

quinze jours. »
Comme la base des prix était calculéa pour ne produire qu'un salaire de deux francs cinquante, les ouvriers ont compris que résister plus long-temps c'était s'exposér à des repré-sailes. Ils donnérent leur démission

sailles. Ils donnérent leur démission et purent ainsi rentrer dans les bonnes grâces de leur directeur.

Les polémiques que la presse a soulevées au sujet de la visite de la souscommission parlementaire dans les corons de cette concession, ont démontré combien était pénible et douloureuse l'existence des mineurs qui y sont attachés.

En vain M. Renard, président de la Compagnie de Nœux est intervenu dans les Débais pour tenter d'atténuer

dans les Debats pour tenter d'attenuer l'eff it déplorable qu'a produit dans le lu dic cette trouvaille d'une famille sans pain. Il a osé prétendre que l'administration qu'il dirige n'avait jamais songé à mettre sur la rue les six enfants orphelins de mère, dont le père congedié par lui était à la recherchedu travail. Or, il résulte, d'un exploit de M. Meurisse, qu'un jugement du tribunal de Béthune rendu sur la plainte de M. Agniel contre le nommé Géant, ordonne l'expuision de ce dernier par la force au cas où il refuserait de déguerpir. ans les Débats pour tenter d'atténuer

En toute circonstance, et dans toutes En toute circonstance, et dans toutes les compagnies, l'expulsion suit la remise du livret. En janvier de l'année dernière, en pleine gelée, le directeur des mines de Courrières, poursuivant ses victimes de son inexorable colère les fit jeter à la rue, eux. leu femme et leurs enfants. Les supplications dez mères, les grelottements des mioches qu'elles allaitaient ne purent attendrir son cœur. Oue lui importe à cet hom-

son cœur. Que lui importe à cet hom-me d'église? Les siens ne sont-ils pas à l'abri! a l'abri!
Quoique n'étant pas avec nous, les
pouvoirs publics finiront par s'émouvoir. Vous en avez, eu des exemples,
MM. les directeurs. Vous avez tort
d'oublier que quelquefois les ministres les moins démocrates, sont forcés
d'interveurs contre vous, sons la presd'intervenir contre vous, sous la pres

sion de l'opinion publique. En renvoyant, et en mettant à l'index les militants qui ont réclamè la loi sur les délégués à la sécurité des ouvriers mineurs, vous avez fait voter le pro-

Par l'opposition que vous faites aux inspecteurs, vous avez préparé l'opinion des Chambres à leur donner l'indépendance. Il en sera de même pour les administrateurs des caisses de secours que vous menacez chaque jour de renvoi

renvoi.
Puis, sachez-le bien, nous sommes patients, mais le jour où le vase dépordera, les gendarmes qui vous protègent seront impuissants.
Nous pourrions être tentés d'user à votre égard, des procédés qui ne vous sont pas inconnus.
Malheureusement, nous n'aurons probablement pas le plaisir de vous rencontrer ce jour-là, car vous êtes de ceux qui se cachent lorsque le peuple gronde.

BASLY.

BASLY.

Nous avons le plaisir d'informer député du Pay-de-Calais, nous en verra chaque semaine, à parti d'aujourd'hui, un article qui pa raitra le dimanche ou le lundi.

L'ÉTAT EMPOISONNEUR

LEIAI EMITUISUINEUK

La grève des allumettiers est terminée, mais l'Etat qui s'est montré cette fois encore le pire des patronis est pervenu à vaincre, en fraudant pour son compte, les malheureux qu'il empoisonne en les faisant travailler au phosphore blanc.

Les ouvriers sont vaincus: M. Ribot doit en être content. Il a réussi à soumettre les ouvriers de l'Etat par la famine: c'est très honorable pour un républicain.

Les électeurs de Saint-Omer se chargeront de sa conduite en temps et lieu.

Mais à présent que la grève est terminée. l'Etat continuera-t-il à être impitoyable envers les ouvrieres et les ouvrières qu'il fait mourir par l'action de la névrose pour leur faire faire des allumettes qu'il vend très cher mais qui ne valent rien? That isthe question?

V. D.

QUESTION DU JOUR

CE JONNART!

M. Jonnart, cet homme de mauvaisé mine et de réputation plus mauvaise encore, vient de faire sa rentrée, par la petite porte, sur le théâtre polltique. En vérité, on l'oubliait un peu trop! Personne ne s'en souciait plus, depuis que Millerand, qui l'avait surpris à la tribune en flagrand délit de mensonge et de felsification d'un article du Plaet de falsification d'un article du Pé-veil du Nord, l'avait cloué à son banc, sous les huées de nos amis!

M. Jonnart, le faussaire, vient de M. Jonnart, le faussaire, vient de sortir de l'ombre. Il a commisces jours ci, au cours de la session du conseil général du Pas-de-Calais un discours sur la situation agricole. Les feuilles opportunistes de la région qui reproduisent le factum, assurent qu'il est remarquable.

C'est aussi notre avis, puisque nous l'avons remarqué.

'avons remarqué.

l'avons remarqué.

Croiriez-vous que l'ex-ministre des Travaux publics qui fut le plus bel ornement du cabinet Casimir Périer alt eu l'audace de se poser on réformateur l'Que dis-je? Il s'est posé en révolutionnaire que la Révolution!

« La Chambre, clamait-il, ne doit pas être perpétuellement un four qui chamife toujours et ou riem ne cuit. Le moment est venu d'aboutir.»

Comme cela change un homme, tout de même, de ne plus être ministre! Mais écoutez ceci:

tre! Mais écoutez ceci : tre! Mais écoutez cecî:

« L'industrie agricole ne chôme pas le 1er Mai pour réclamer les trois-huit, elle demande simplement à vivre en travaillant. Ce n'est pas le droit au repos, c'est le droit à la vie que le cultivateur revendique.»

Parbleu, M. Jonnart, la classe ou-vrière ne réclame que cela! Elle aussi, veut vivre en travaillant. Et vous le savez mieux qu'in autre. Ce que ré-

savez mieux qu'un autre, ce que ré-clament les ouvriers, vous qui, pour les faire taire, les faisiez assommer pendant la grève du Pas-de-Celais.

Aujourd'hui, pour donner le change, vous tentez d'opposer les ouvriers aux paysans. Qui donc espérez vous tromper par là?

Ouvriers et paysans, M. Jonnart, s'organisant paus autres les contrats de la c

s'organisent pour culbuier Jonnart et ses frères dans le trente-sixième dessous MAX-ALBERT

LE SOCIALISME EN BELGIQUE

« Vooruit » de Gand

Le « Vooruit ». — Les origines de la coopérative ouvriere. - Après la Commune. - Les dernières sections de l'Internationale

Nous commençons aujourd'hui la publica-ion d'unc remarquable étude de notre colla-borateur Duc-Quercy sur le « Vooruit s de Gand. Elle intéressera vivement tous les travailleurs de notre région.

Sous un flot de lumière électrique, l'a-

Sous un flot de lumière électrique, l'aveuglante façade se détache en un coin du marché du Vendredi, et des faubouriens s'extasient à la devanture, qui discutent, pittoresques, colorés, véhéments.

Tout ce qui brille et luit, de la base au falte, tout cela est à eux. C'est avec leurs gros sous, avec les centimes durement amassés dans l'interminable labeur des longues semaines, que ce palais étincelant, inauguré d'hier, pierre à pierre fut adifié.

n. hé, monsieu Evidemment, c'est beau. Et à défaut de Evidemment, c'est neau. Et a défaut de beauté réelle, ce qui se dresse là aurait toujours une singulière grandeur d'expression. Ce petit Lowere de province, cette façade enluminée, ce fronton aux peintures symboliques et l'immense drapeau qui flotte, et l'atmosphère de triomphe qui baigne toutes ces choses, c'est l'effort patient d'une génération que cela pae qui baigne source ces choses, c'es l'effort patient d'une génération que cels matérialise, l'humblé effort de ce lamenta

matérialise, l'humble ellort de ce lamenta-ble prolétariat d'usine, qui s'attroupe ou se disperse à la cloche, matin et soir, le long des rives de la Lys et de l'Escaut. Nous sommes en face du « Vooruit », la fameuse coopérative ouvrière, et il suffis de lever la tête, de déchiffrer les inscripde lever la tête, de déchiffrer les inscriptions et les allégories dont s'ornent les
murs, pour être fixé sur le but qui lui est
assigné. Voici les médaillons de César de
Paepe, de Karl Marx, de Fourier, de R.
Owen, et au-dessus. en lettres d'or, barrant toute la largeur de l'édifice, la devise
célèbre qu'interprête l'annuelle manifestation du Premier Mai: « Prolétaires de tous
les pays, unissez-vous!» Plus haut, dans
les frise, éclate l'immense freaque de Van
Biesbroeck, où la même idée se retrouve
commentée par cette légende : « L'union

des travailleurs, c'est la paix du monde. »
Tout cela, comme le mot de combat qui
tert d'enseigne à la coopérative ouvrière »
Yooruil » qui veut d'rs «én avant, reproduit à merveille le caractère de l'œuvre

duit à merveille le caractère de l'œuvre aussi hien que le tempérament des hommes qui l'ont fondée. Il n'y a pas jusqu'à cette installation en plein marché du Vendredi, où se déroule toute la dramatique histoire des vieilles « gildes » gantoises, qui n'ait une signification cherchée et peut ètre voulue depuis longtemps.

Le « Vooruit » compte aujourd'hui six mille familles adhérentes, composées en moyenne de cinq personnes : il devient donc le centre d'une population ouvrière d'environ trente mille âmes. A quoi il faut ajouter le personnel des associations qui se groupent autour de la coopérative : la Ligue Moyon, avec ses quinze mille membres et les milliers d'adhérents des corpobres et les milliers d'adhérents des corpo rations gantoises, tisserands, fileurs de lin, fileurs de coton, dockers, ctc., etc., inscrites au parti ouvrier belge et qui toutes ont leurs salles de réunion au Vooruit ».

La coopérative occupe quatre grands immembles dans lesquels sont répartis divers services, les magasins et les atc-

iers. Le plus récent, représente à lui seul une valeur d'un 12 million i — Comment de simples ouvriers, en un temps relative-ment court, ont-ils pu obtenir de si mer-veilleux résultats ?

L'origine du « Vooruit », en effet, n'est pas de date bien lointaine; cela remonte à pas de date bien fointaine; cela remonte a 1874, année qui marque pour ce pays le ré-veil du mouvement ouvrier. Dans les pro-vinces wallonnes, et dans cette terre des Flandres historiquement préparées pour l'association, l'Internationale avait jeté des racines profondes. Mais après l'écra-sement de la Commune de París, après les querelles et les déchirements du congrès de la Haye, les sections de l'Internationale se morcellèrent et disparurent; c'est à pei ne si, durant quelques années encore, un tout petit nombre de groupements devaient survivre du côté de la Louvière et de Ver-viers. Pour répéter une expression qu'on entend ici fréquemment, « la nuit s'était

faite, on ne voyait pas clair. »

Cela dura de longs mois, au bout desquels peu à peu le cauchemar des terri-bles années se dissipa. De nouveaux fer-ments commençaient à germer. Quelques militants de la première heure, que la tourmente avait dispersés aux quatre coins du monde, se retrouvèrent à Gand en janvier 1874. Cétaient Van Beveren, qui rentrait d'Allemagne; le tailleur De Witte, qui revenait d'Amérique et les artistes peintres Van Biesbroeek et De Bleye, re-tour d'Italie. Autour d'eux un petit clan s'était reconstitué, dont les membres, pour le plupart tisserands, se réunissaient une fois par semaine au fond d'un estaminet. On buvait des chopes, on fumait des pipes, chacan suivant des yeux son rève qui montait en famée. — Que faire ? Quoi tenter ? Dans la cave de l'estaminet, où l'on despateit de l'estaminet, où l'on despateit en famée. cendait les jours de vive discussiou pour étoufier le bruit des voix, on découvrit un vieux four abandonné, et l'idée vint d'une boulangerie coopérative, installée là, dans boulangerie cooperative, instance ia, dans cette cave, et outlilée avec les quelques sous qu'on pourrait amasser. On se compta, on était soixante environ. Et quand on cut vidé toutes les bourses et retourné toutes les poches, on se trouva à la tête d'un capital social de deux cents francs.

C'était maigre, mais à Gand on ne se décourage pas pour si peu. L'ésprit d'agre-

courage pas pour si peu. L'esprit d'association y vibre avec une intensité extraorsitate, tout ce qui brille et luit, de la base au falte, tout cela est à eux. C'est avec leurs gros sous, avec les centimes durement amassés dans l'interminable labeur des longues semaines, que ce palais étincelant, inauguré d'hier, pierre à pierre fut édifié.

Apparemment, voilà ce qu'ils se disent en leur rude idiome et ce qu'ils vous diraient, s'ils savaient ou s'ils osaient. Quelques-uns, pourtant, flairant le walton. I'etranger — sous le agibus » qui n'est point à la mode des Flandres, risquent une interpellation familière, mâchonnée en une langue invraisemblable. — C'est beau, hé, monsieur; tu trouves? courage pas pour si peu. L'esprit d'asso-ciation y vibre avec une intensité extraorqui no serve de refuge à quelqu'une de cer

du ne serve de rauge a quent une de ces étonnantes confréries.

Donc, les soixante, leur deux' cents francs réalisés, fondèrent une société. On acheta quelques balles de farines paya-bles à trente jours et l'on se mit à cuire. Ce furent là les débuts de la coopérative; débuts difficiles moins pour les résultats matériels obtenus que parce que la foi manquait dans l'entreprise. On se résignait à la corporation sans y croire, par pur besoin d'activité, mais en n'ayant d'espérance que dans la propagande purement théorique. On avait fondé, en effet, une nouvelle section gantoise de l'Internationale dont les affiliés s'étaient donné au table de vendre dans la propagande de l'Antre de le la contract de la co débuts difficiles moins pour les résultat nationale dont les affiliés s'étaient donné pour tache de vendre dans les rues de la ville, surtout aux abords des, fabriques, le «Werker», un journal socialiste hebdo-madaire qui se publiait à Anvers. C'est grace à cette feuille et à l'infatigable éner-

tout le parti qu'on pourrait tirer d'une înssout le parti qu'on pour rait irrer d'une ins-titution de ce genre comme élément d'or-ganisation et moyen de propagande, vou-lurent donner à l'œuvre fondée en commun une allure nettement socialiste. Ce ne fut pas l'avis des administrateurs, pour la plupart des jeunes gens que le succès naissant de l'entreprise avait se-duits. Pétris la nête vendre le prin rabi-

duits. Pétrir la pâte, vendre le pain, réaliser de petits bénéfices, c'est à quoi se bornait leur ambition. Il y eut conflit et finalement la scissiqu s'opéra. C'est alors, en 1880, que le « Vooruit » socialiste fut fondé.

Les subsides qui permirent cette instal-lation nouvelle furent fournis par la fa-meuse corporation des tisserands gantois lesquels à titre de prêt, avancèrent deux mille francs prélevés sur leur caisse. Dé-sormais, plus d'équivoque; les statuts sont une profession de foi socialiste à la-quelle il faut faire une adhésion formelle pour être admis. Comme enseigne on fait quelle il faut faire une adhésion formelle pour ètre admis. Comme enseigne on fait peindre en lettres énormes ce mot de « Vooruit » qui dans une bouche flamande sonne avec la dureté d'un coup de clairon. De plus, l'unanimité des membres décide que les bénéfices réalisés par la coopérative seront consacrés en partie à la propagande. L'élan est donné; de semaine en semaine le « Vooruit » est une force qui grandit. En 1883, il occupe un nouveau local et renouvelle tout son matériel de boulangerie, substituant aux anciens procélangerie, substituant aux anciens procè dés de panification les procèdes mécani

dés de panification les procèdes mecaniques. Il avait trouvé le secret de son développement dutr.

Pendant ce temps, les meetings vont leur train! Pour appuyer la propagande parlée des réunions publiques, on fonde une bibliothèque populaire, puis un journal quotidien; dès lors le «Vooruits devient l'ime du mouvement ouvrier, le cenvient l'ame du mouvement ouvrier, le cen-tre vibrant d'où part toute l'agitation socialiste.

Mais la rude étape des débuts n'est pour-tant pas franchie. En 1886 des poursuites sont dirigées contre le journal. Anseele

sont dirigées contre le journal. Anseele est frappé d'une 'condamnation à six mois de prison, la coopérative est menacée dans son existence légale. Une épreuve plus dure. suit celle-là; Le parti catholique, dont les Flandres demeurent la place forte on l'a bien vu aux élections dernières, fonde avec des capitaux dormes una co-pérative concurrente qui, entr'autres avantages, offre à ser membres le pain à deux centimes meilleur marché : d'autre part, les grands industriels mettent à l'index la coopérative qui perd ainsi, en très peu de temps, 350 membres. C'était la débacle Le Comité de direction eut recours aux moyens héroiques. On lança un appel aux ouvriers, tiré à 150,000 exemplaires ; la lutte de classe y était àprement affirmée. Pour les hommes du « Vooruit », c'est ce coup d'audace qui les a sauvés du nau

En 1887, on s'adjoint un nouveau local En 1887, on s'adjoint un nouveau local; l'année d'après on ioue un terrain de six mille mètres carrés pour l'installation d'un entrepôt de charbon, enfin deux ans plus tard, avait lieu l'inaugurationde l'immense hall où fonctionnent nouvellementles nouveaux fours. Mais là ne s'arrête pas le développement de la coopérative; autour de la boulangerie qui est le pivot même de l'œuvre, voici d'autres services qui apparaissent. Avec ses fours, ses entrepôts de charbon, sa bibliothèque, le Vooruit a encore des ateliers de cordonnerie, des magasins de confections, des pharmacies, des gasins de confections, des pharmacies, de

core des ateliers de cordonnerie, des magasins de confections, des phermacies, des comptoirs d'épicerie, un café, une salle de spectacle, etc. De plus, le Vooruit se constitue en caisse d'épargne populaire.

«Epargner au Vooruit » est maintenant une expression locale, et il n'y a pas que des versements individuels, il y a aussi le versement collectif de nombreuses societés qui apportent là leurs fonds avec une confiance que plus d'un établissement financier voudrait pouvoir inspirer. Le Vooruit est à tous les déposants un intérêt de 4 010. Enfin il a des jetons, et par le système de circulation qu'il adopte, on peut même dire qu'il bat monnaie. Le Vooruit est alors, selon le mot d'Anseele « une mine d'or pour le Parti socialiste fiamand ».

Telles sont, résumées rapidement, les diseases phases d'évalution de la coorde.

mand ».
Telles sont, résumées rapidement, les diverses phases d'évolution de la coopé-rative gantoise; il me reste maintenant d la décrire dans toute la complexité de son onctionnement intérieur.

DUC-QUERCY.

Lire em 3º page LA LETTRE DE BELGIQUE de notre correspondant particulier le citoyén Georges Gotemans.

LES INSTITUTEURS dans le Nord

On nous écrit :

On nous écrit:

Le pulletin du Nord de janvier 1893, publiait une note disant que « des emplois d'instituteurs stagiaires deviendraient vacants dans le cours de l'année scolaire dans le département."

Dans son rapport au Conseil général (session d'août), l'inspecteur d'Académie, directeur départemental de l'Enseignement primaire du Nord, comme il s'intitule pompeusement, écrivais: « Nous n'avons

pas manqué d'instituteurs. Même au dé-but de cette année scolaire (1892-93), nous avons pu a/fermer (!!) que les candidats, originaires du départ ment, pouvaient suf-lire à notre recrutement. Et ils y auraient suffit, si d'autres départements ne nous avaient emprunté quelques sujets. Du reste, nous avons reçu de divers points de la France assez de demandes pour être obligé d'en écarter. Cela prouve au moins que la race (!!!) des instituteurs n'est pas prés de s'éteindre. y Donc, dans le Nord'en 1893, il a manque d'instituteurs Mais il n'en a pas manqué. Cela dépend du point de vue et de la ligne d'horizon. Autrement dit question de clair-voyance.

Nutrement att question de clair-voyance.
En 1894, juste assez de chevilles pour boucher les trous. d'où épatement de M. l'inspecteur d'Académie, directeur aépar-tementai de l'Enseignement primaire du Nord. « Nous avons définitivement franchi écrit-il dans son rapport de 1894, ce que j'appelais la crise des instituteurs... Cette année nous avons pu nous suffire avec les seuls candidats du département du Nord.

année nous avons pu nous suffire avec les seuls candidats du département du Nord. et il neus en reste quelques-uns à placer. Et en 1895 la crise des Instituteurs recommence et la race des instituteurs menace de nouveau de s'éteindre. C'est un perpetuel recommencement.

L'inspecteur d'Academie, directeur de partemental de l'enseignement primair du Nord, est décidement mauvais prophète. En 1892, dans son rapport annuel, il daubait sur les cantines scolaires, que la municipalité socialiste de Roubaix commençait à établir dans ass écoles, craignant, disait-il en des termes d'une logique plus que contestable, el brouet spartiale et le congiaire romain. Et depuis les cantines scolaires ont fait leur chemin à la grande satifaction des familles ouvrières et pour le plus grand bien de l'éducation de leurs enfants. En 1894, la crise des instituteurs était « définitivement franchie » et en 1895 elle se lève — peut être définitivement — comme un nouvel et plus insurmontable obstacle.

Toujours question de point de vue et d'horizon.

Nous ne sommes pas payés pour recher

Nous ne sommes pas payes pour rechercher les causes de cos crises intermittentes — chacun son métier — mais nous savons qu'elles sont dues à l'insuffissance du traitement, au manque d'avancement, au maintien en fonctions de vieux maîtres au peu de stabilité des situations, au peu de considération administrative dont jouissent les instituteurs.

L'homme na vit pas seulement de pain dit l'Ecriture. Parodiant la deuxième partie de cet adage biblique, nous ajouterons mais aussi de considération et de respect de sa dignité.

Nous n'avons pas connaissance qué dans le Nord, l'instituteur soit récllement a traité en homme.

traité en homme. La conclusion, la voici. Parmi les jeu nes, les hommes s'en vont, les esclave-restent; d'où de nombreux congés et de combreuses démissions

Un instituteur adjoint ayant 15 ans

DÉPÊCHES

CONSEIL DES MINISTRES Paris, 4 mai — Les ministres se som rédnis de matin, à l'Elysée, sous la prési-lence de M. Félix Faure. M. Dupuy-Du-camps, encore à Bouzey, n'assistant, pas a délibération.

LE Jer MAI

M. Leygue, ministre de l'intérieur-rendu compte de la journée du 1er m Nulle part, l'ordre n'a été troublé; le cal·e le plus parfait n'a cessé de régner, tant a Paris qu'en province. L'ÉCOLE DE CHALONS

M. Lebon, ministre du commerce, a rendu compte de son voyage à Chilons-surdu compte de son voyage à Chilons-surdure. Les baraquements seront terminés
dans quinze jours, ce qui permetra any
élèves de reprendre le travail manuel. Den
crèdits seront demandés au Parlemen
pour couvrir les frais nécessités par la re
construction des bâtiments et le renouve
lement de l'outillage.

LA PRISE DE MAROWAY

LA PRISE DE MAROWAY

Le ministre de la guerre a communiqu
à ses collègues une dépèche du généri
Melzinger, que nous reproduteons ci-des
sous. Le ministre a fait observer que l
position de Maroway avait une grande im
portance stratégique et qu'elle avait éty
enlevée par l'action combinée des forcer
de la marine et de l'armée de terre. Le général Zarinden a sans doute voult a jurcouper court aux bruits d'un désaccord qui
existerait entre les administrations de la
guerre et de la marine.

M. Trarieux, garde des accaux, a fat
signer un mouvement judiciaire.

Le prochain conseit aura lieu mardi.

A MADAGASCAR Prise de Maroway

Majunga, 4 mai, matin.— Hier, à la suiti d'un brillant combat. l'importante positios de Maronway, sur la Betsiboka, située à 700 hilomètres de Majunga, a cié enlevée par nos troupes de terre et de mer Des canons et de nombreux prison niers sont en notre pouvoir; on s'est emparé des approvisionnements de l'ennemi. Nos pertes sont insignifiantes; celles de l'ennemi sont considérables.

L'entrain des troupes est parfait; l'éta sanitaire est bon.

Une dépèche en date de Majunga, expediée par le général Metzinger an min. Le